

LES AIGLIERS D'YGDREN



LES LARMES DE SEL

CÉCILE VION

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Tous droits réservés – Cécile Vion - 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9585489-6-4
Dépôt légal octobre 2024

De la même auteure

CHRONIQUES DE LA TERRE D'YLLONIDE

Terre d'Yllonide

- I Le royaume d'Ygdren
- II La guerre des royaumes
- III L'ascension du phénix
- IV La terre des origines

Les Aigliers d'Ygdren

- I Les larmes de sel

La Voie de la Meute

Planète hostile

Avis au lecteur

Cette série s'inscrit dans les chroniques de la Terre d'Yllonide.

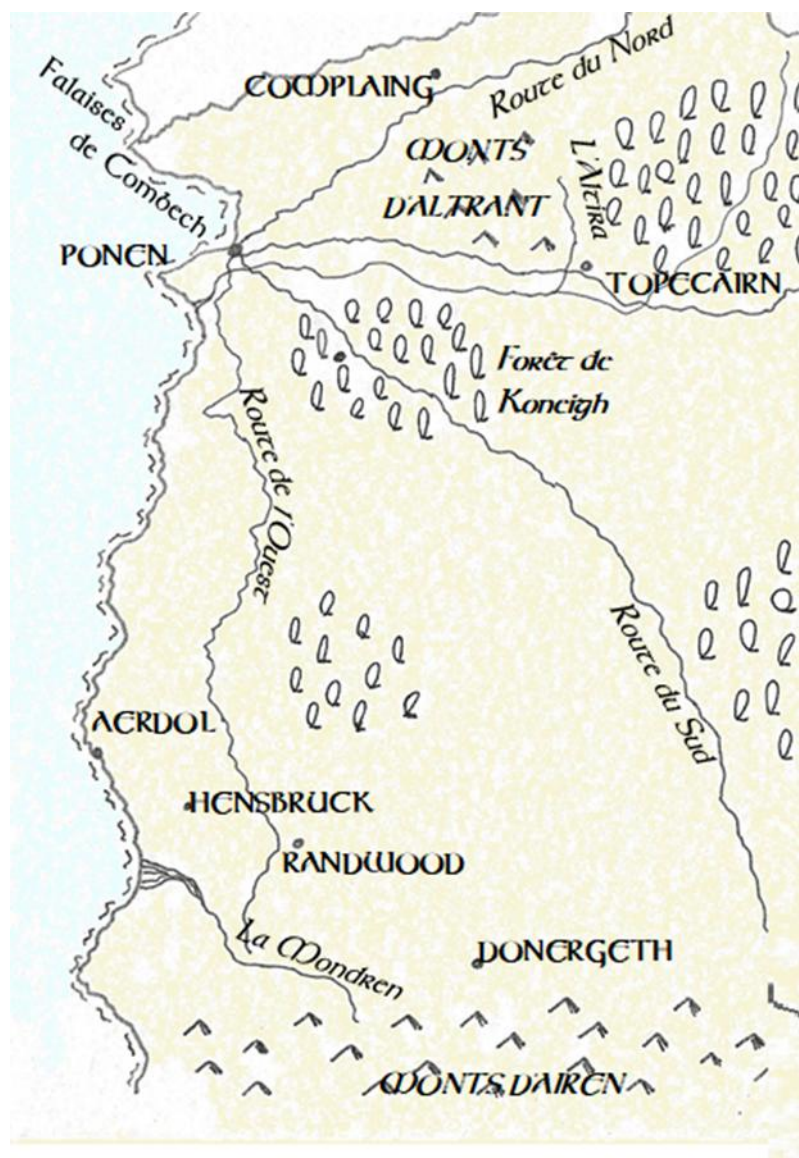
Le premier volet débute en l'an 1278 de l'âge souverain, les évènements qu'il relate se sont déroulés une vingtaine d'années avant ceux évoqués dans le roman *Le royaume d'Ygdren*.

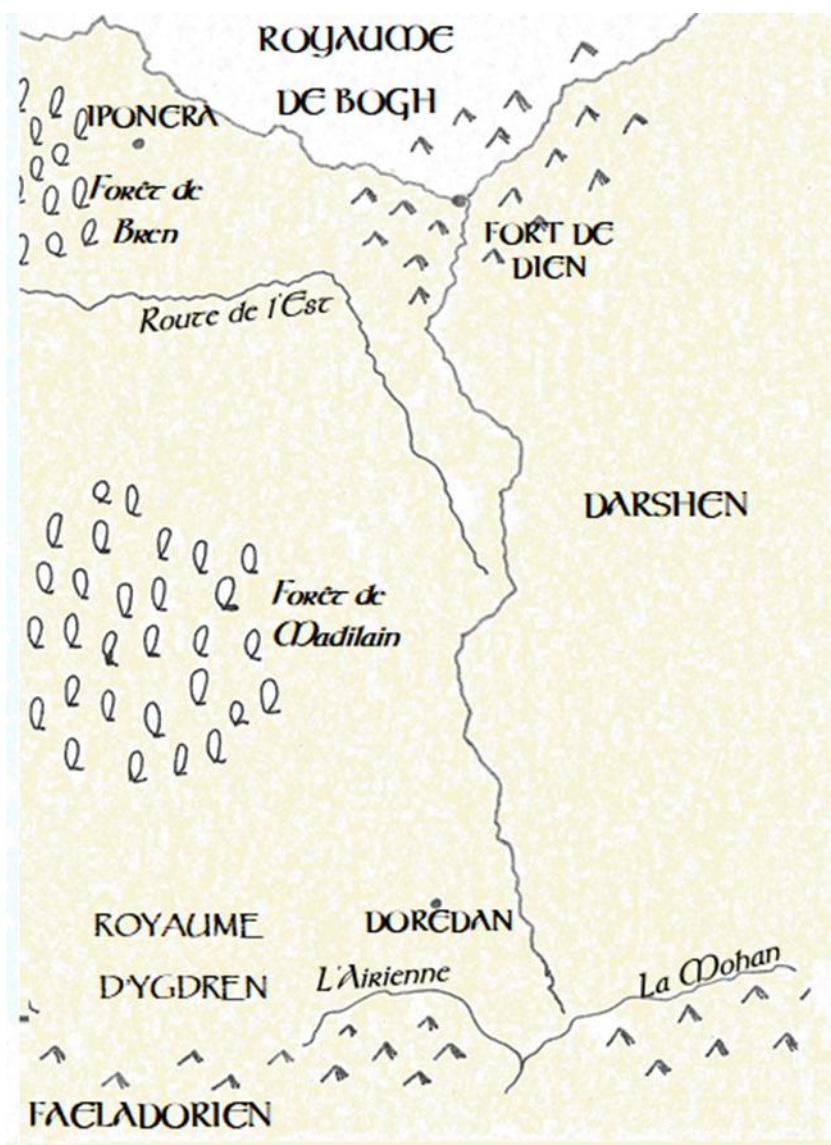
Ami lecteur, je te laisse le soin de définir dans quel ordre prendre connaissance de ces aventures.

Ici comme en toute chose, le choix t'appartient.

Belle lecture

*À mon père
Malgré les années
Tu ne cesses jamais de m'étonner*





An 1278 de l'âge souverain, royaume d'Ygdren.

La reine Agra, douzième souveraine du royaume, porteuse de vie-lumière, assure paix et prospérité à son peuple.

La vie dans les petits villages de province ne ressemble en rien à celle des citadins de Ponen.

Les informations sont relayées par la Camanda. À défaut d'autres moyens, l'unité du pays est assurée par l'armée et l'ordre d'Iphysis.

À leur majorité, les garçons effectuent deux ans de service, le plus souvent dans l'Imanda. Ils sont alors envoyés loin de chez eux et avec leur peloton, parcourent les villes et campagnes, assurant la sécurité de la population.

Entre leur vingt-troisième et vingt-sixième année, les sœurs d'Iphysis quittent leur temple pour une errance de cinq années à travers le royaume. Les sœurs sont à la fois des guérisseuses, des guides spirituelles, des dispensatrices de savoir, des tisseuses de liens. Elles ne restent jamais plus de trois mois au même endroit.

Il arrive toutefois que certains villages, trop éloignés des voies de circulations courantes, tombent dans l'oubli...



LE SEL DE L'EAU


1

UNE VIE DE POUCINETTE

Si tu trouves que la vie à terre est
rude, dis-toi que ce n'est rien à côté d'une vie
en mer.

Daxime d'Aerdol

Λerdol, 1278

 E TEMPS était maussade, toutefois l'ambiance dans la maison l'avait poussé à effectuer un crochet avant de rentrer, malgré la fraîcheur de l'air et le vent cinglant. Il fouillait la plage à la recherche de galets plats et les jetait dans la mer, les uns après les autres, essayant de les faire ricocher sur l'eau. Certains coulaient à pic tandis que d'autres pouvaient effectuer jusqu'à six rebonds. Tomace lui avait assuré que son record était de douze ricochets, mais son grand frère ayant une forte propension pour le mensonge et l'exagération, il hésitait à le croire. En plus, il adorait se payer sa tête et ne manquait pas une occasion de le prendre pour une seiche. Il s'appliqua davantage dans le choix de ses projectiles et réussit à lancer à huit rebonds. Satisfait, il s'assit sur les galets, les yeux perdus vers l'horizon, se demandant pour la millièème fois de sa brève existence ce qu'il y avait de l'autre côté de la mer et si la vie y était aussi pénible que de ce côté-ci.

Observer la mer l'apaisait toujours ; le bruit du ressac ressemblait à une respiration. Il imaginait que la mer était vivante, qu'elle lui parlait, qu'elle l'invitait à s'accrocher, contre la promesse d'une vie d'adulte moins rude que sa vie d'enfant. *Dès que je le pourrai, je partirai loin d'ici...* Sa famille vivait entassée à sept dans une minuscule maison de pêcheur au cœur du village. Le calme de la mer contrastait avec l'agitation familiale, les cris, les disputes et les râclées qu'il recevait tout aussi largement de ses parents que de ses deux aînés. Au bord de l'eau, il se sentait davantage en paix et en sécurité qu'au sein de sa famille.

Contrairement à la plupart des villageois, il considérait la mer comme une amie et non comme une ennemie. Elle ne lui avait jamais volé personne, il n'avait pas à lutter contre elle pour lui arracher sa pitance, et lorsqu'elle était

déchaînée, il admirait sa puissance – de loin, de préférence. Il n'essayait ni de la dompter ni de la soumettre, il aimait simplement en apprécier la beauté et l'immensité.

Aussi, bravant l'interdit familial, il s'immergeait régulièrement dans l'eau, se laissait porter par elle, apprenait à se déplacer en elle, *à nager*. La sensation de fraîcheur sur sa peau, le plaisir d'abandonner le poids de son corps, d'être bercé par le courant, caressé par les vagues, tout cela lui procurait une joie indescriptible. Il se sentait comme un jeune enfant soutenu et enveloppé par une mère à l'amour et à la force illimités.

Et les moments de joie, à Aerdol, étaient d'autant plus précieux qu'ils étaient rares.

Le soleil était bas sur l'horizon, à moitié avalé par la mer. Remarquant que la lumière du jour déclinait, il se résolut à reprendre le chemin de son foyer. Il salua la mer et la remercia de son présent avant de lui tourner le dos et de quitter la plage. Il escalada les quelques rochers qui séparaient les galets du chemin en terre battue serpentant entre les herbes rases. Autour du village, le sol était trop salé pour que quoi que ce soit y pousse. Relevant la tête, il aperçut Herton, son deuxième frère, qui marchait à sa rencontre. C'était mauvais signe, cela signifiait que les parents l'avaient envoyé à sa recherche.

— Encre noire, c'est ici que tu te caches ? Sale petit morveux, ça fait une heure que je te cherche partout !

Herton lui asséna une claque derrière la tête quand il passa à sa hauteur, suivie d'un coup de pied au derrière pour lui faire accélérer la cadence. Sodis aurait pu s'en offusquer, mais ce n'était probablement rien en comparaison de ce qui l'attendait une fois rentré.

Le soleil avait maintenant complètement disparu, seul l'embrasement du ciel indiquait sa position. À la saison rousse, les levers et couchers de soleil étaient tout simplement magnifiques. Il aurait pu passer des heures tous les jours à les contempler, ce qui lui valait la réputation de

tire-au-flanc au sein de sa famille. Les honnêtes gens n'avaient pas le loisir de s'asseoir des heures durant juste pour admirer les nuances de couleurs du ciel, ou la mer qui somme toute, était à la même place tous les jours.

Herton poussa la porte de la maison et son jeune frère à l'intérieur par la même occasion, avec l'air satisfait d'un berger qui aurait retrouvé une brebis égarée.

— Je l'ai trouvé, m'man ! Il était encore sur la plage.

— Nom de nom, fichu gamin, qu'est-ce que tu ne comprends pas quand je te dis de rentrer directement après l'école ? le harangua sa mère.

Il haussa les épaules en silence. À quoi bon expliquer ? Personne dans cette famille ne comprenait son attrait pour la mer et le calme. Il glissa un œil vers le fauteuil du salon ; son père y dormait profondément. Une râclée en moins, peut-être. Surprenant son regard et son sourire en coin, sa mère s'agaça :

— Ne crois pas échapper à ta punition ; si ton père ne se réveille pas avant que tu ailles te coucher, je m'occuperai de tes fesses moi-même.

Sodis blêmit. Comme elle manquait de poigne, Wilda utilisait souvent un objet pour compenser. Il gardait un souvenir cuisant des fessées à coup de poêle. Il fallait vraiment qu'il apprenne à dissimuler davantage ses émotions. Minat, l'aînée de ses petites sœurs, se jeta dans ses bras, en quête de protection. Tomace qui lui courait après, s'arrêta net et le dévisagea méchamment, tandis qu'il enveloppait sa petite poupée de ses bras. L'aîné de la fratrie n'oserait pas la déloger pour la frapper devant leur mère.

— Je peux m'en charger si tu veux, proposa ce dernier. Ça fait trop longtemps que je lui ai pas collé une râclée.

— Pourquoi pas ? accepta Wilda en se massant le ventre, grosse de son sixième enfant à venir.

Sodis fixa son frère, furieux. Tomace avait quatorze ans, lui huit, et lorsqu'il le cognait, il ne faisait pas semblant. La joie malsaine qu'il lisait sur le visage de son frère lui retourna

le cœur ; comment Tomace pouvait-il prendre du plaisir à lui faire mal ? Au moins, quand ses parents le frappaient, c'était par sens du devoir ; ils le faisaient parce que c'était, selon eux, nécessaire, mais ils n'en retiraient aucune satisfaction. Tomace décrocha Minat de son frère et la confia à Herton, douze ans, afin qu'elle n'en manque pas une miette. La petite chérie criait et pleurait de rage et de désespoir. Sodis lui adressa un sourire qui se voulait rassurant assorti d'un discret clin d'œil. Ce n'était pas la première fois, il s'en remettrait. Puis Tomace se planta en face de lui et lui décocha un coup de poing au visage de toutes ses forces. Sous la violence du choc, Sodis perdit l'équilibre et s'écroula au sol, complètement sonné. Tomace lui asséna ensuite trois coups de pied dans les côtes qui le laissèrent sur le carreau avant que leur mère ne le somme d'arrêter. Minat cria, se dégagea de la poigne d'Herton et se rua vers lui, les larmes aux yeux. À tout juste quatre ans, elle avait plus de compassion que l'ensemble de la famille réunie. Sodis lui sourit tant bien que mal pour la rassurer et prit appui sur elle pour se relever. Il avait trop mal pour penser à manger et, toujours avec l'aide de Minat, passa dans la deuxième pièce de la maison. Il s'allongea sur sa paillasse avec précaution.

— Pourquoi tu continues à désobéir ? lui reprocha la fillette en pleurant.

— La mer était si belle ce soir ; il aurait été dommage que personne ne l'admire, articula-t-il péniblement.

— Est-ce que Tomace a raison ? Tu aimes les coups ?

— C'est ce qu'il t'a dit ? Non, pas du tout. Mais lui adore m'en faire baver...

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— On va attendre. Dans quatre ans, il partira à l'armée. Après, on sera tranquille.

— Quatre ans, c'est beaucoup, réfléchit la fillette dont c'était justement l'âge.

— Je sais. Mais quand il reviendra, je serai assez fort pour l'empêcher de nous faire du mal.

Minat l'observa avec une moue dubitative ; elle ne semblait pas vraiment y croire. C'était vrai qu'il était bien plus petit et maigrichon que son aîné, et même que la plupart des garçons de son âge.

— Alors, tu as fait quoi aujourd'hui ? lui demanda-t-il pour lui changer les idées.

— Maman nous a emmenées à la plage et m'a montré comment ramasser les coquillages.

— Ça te plaît ?

— Oui, j'aime bien. Mais elle a dit que la mer était dangereuse. Pourquoi tu y vas alors ?

— La mer n'est pas dangereuse si tu sais l'écouter. Je t'apprendrai à la comprendre. Si tu es son amie, elle ne te fera pas de mal.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. Mais ne le dis pas aux autres, ils ne comprendraient pas et je serais encore bon pour me prendre des coups. Ce sera notre secret, tu veux bien ?

— Oui ! répondit-elle, ravie.

— Maintenant, retourne avec les autres et va manger, j'ai besoin de me reposer.

— Et toi ? Tu ne manges pas ? s'inquiéta-t-elle.

— J'ai grignoté quelques coquillages sur la plage, mentit-il. Allez, file. À demain.

— À demain !

Lorsque le reste de la famille vint se coucher, il fit mine de dormir profondément, espérant ainsi s'éviter d'autres désagréments. Au cours de la nuit, il sentit Minat se glisser sous sa couverture et la serra contre lui. Pour l'instant, ses grands frères se contentaient de s'en prendre à lui, mais que ferait-il lorsqu'ils s'attaqueraient à elle ? Ou à Calice ? Ou au futur bébé ? *Je n'arrive déjà pas à me protéger moi, comment je*

pourrais les protéger, elles ? Je dois absolument devenir plus fort qu'eux... plus fort que notre père... Ce serait possible, ça ?

Quelqu'un se leva. Sodis se crispa, en état d'alerte, mais le mouvement venait de ses parents. Il se détendit sensiblement. Lorsqu'il arrivait à Tomace de se réveiller et de se lever la nuit, il n'était pas rare qu'il lui mette un coup en passant à sa hauteur.

Tomace n'allait plus à l'école depuis longtemps ; en tant qu'aîné, il pêchait avec leur père depuis ses dix ans. Herton avait eu droit à deux années d'école supplémentaires et ne les avait rejoints sur le bateau que cette année. Ça leur convenait très bien à tous les deux ; ils avaient l'impression de faire partie des grands maintenant. Sodis n'étant pas idiot, il espérait que son tour viendrait le plus tard possible. Non pas qu'il aimait particulièrement l'école, mais l'idée de de se faire aplatis sous le poids des filets gorgés de poissons ne l'enchantait guère, pas plus que de passer ses journées dans un espace aussi réduit que le bateau familial avec son père et ses deux frères pour seule compagnie. De plus, il était convaincu que Tomace le jetterait par-dessus bord dès que leur père tournerait le dos. Non, vraiment, s'il venait un jour à poser le pied sur le bateau, il ne donnait pas cher de sa peau.

La douleur dans ses côtes était partie au bout de trois jours, en revanche, il souffrait toujours de la mâchoire. Depuis plus d'une semaine, manger et parler lui coûtait. Sans compter la bosse qu'il s'était faite sur la tête en heurtant le sol. L'institutrice avait compris mais n'avait rien dit. Qu'y pouvait-elle ? La moitié des enfants prenaient régulièrement des coups, et à chaque fois qu'elle interpellait les parents à ce sujet, les gamins étaient retirés de sa classe.

Comme tous les gosses du village, Sodis n'était pas très épais. L'alimentation à Aerdol manquait de diversité ; les villageois se contentaient pour l'essentiel du poisson trop

abîmé pour être vendu ou troqué. Les terres alentour, trop salées, ne produisaient que peu de fruits et de légumes et ne fournissaient pas suffisamment d'herbe pour y faire paître des troupeaux. Les familles manquaient de ressources pour acheter des denrées importées de manière régulière et en règle générale, seul l'aîné des enfants en bénéficiait. La famille de Sodis n'échappait pas à la règle.

Constatant que, malgré le temps qui passait, il ne se remettait pas à manger le midi et souffrait toujours, l'institutrice le retint lors de la récréation du matin. Méfiant, il demeura sur la défensive.

— Elle ne disparaît pas, ta douleur à la mâchoire, commença-t-elle. Ton père n'y a pas été de main morte cette fois...

— C'est pas, lui, c'est Tomace, rectifia-t-il.

C'était plus fort que lui : il ne supportait pas que les gens se fourvoient.

— Je peux regarder ? Je ne toucherai pas, promit-elle pour le tranquilliser.

Il s'avança vers elle avec précaution.

— As-tu faim ? s'enquit-elle après l'avoir sommairement examiné.

— Un peu. Mais mâcher fait trop mal.

— Tes parents ne t'ont pas préparé de la soupe ?

Il la dévisagea sans comprendre.

— Prends ça.

Elle lui tendit une petite amphore en terre cuite contenant un liquide épais à la forte odeur de poisson.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna-t-il, suspicieux.

— De la soupe. Du poisson cuit dans l'eau et réduit en miettes avec quelques légumes. Pas de morceaux.

— Il gouta du bout des lèvres.

— C'est bon ! s'exclama-t-il, étonné.

— Tu peux prendre celle-ci, j'en ai apporté une autre.

— Merci.

— Bois lentement, surtout si cela fait plusieurs jours que tu t'alimentes peu, sinon, tu vas tout rendre.

Malgré la faim qui le tenaillait, il se força à ralentir, attendant d'avoir avalé une gorgée avant de reporter le récipient à ses lèvres. La soupe était chaude et savoureuse, l'effort supportable pour sa mâchoire douloureuse. Il en absorba une grande quantité avant de s'interroger.

— Pourquoi vous faites ça ? demanda-t-il soudain.

— Pour rien. Je te vois souffrir et je n'aime pas cela. Tu es intelligent Sodis, et tu as besoin de manger pour être en forme. J'espère qu'un jour, tu comprendras qu'Aerdol ne pourra rien t'offrir de plus que ce que tu connais déjà.

— Je sais. C'est pourri ici.

— Tu pourrais partir. Plus tard.

— Pour quoi faire ? Et pour aller où ? Comment je suis sûr que c'est pas pire ailleurs ? J'ai deux petites sœurs et ma mère est enceinte ; si je ne suis plus là, à votre avis, qui Tomace va-t-il frapper ? Je ne peux pas m'en aller. Merci pour la soupe ; ce sera pas la peine de m'en rapporter encore, je n'y toucherai plus. Je peux rejoindre les autres maintenant ?

Il lui rendit l'amphore d'un geste décidé ; au poids, elle la devina à peine entamée ; il n'avait pas dû absorber plus de trois gorgées ordinaires. Elle le libéra d'un hochement de tête, désabusée. Les enfants durcissaient vite par ici.

— Elle te voulait quoi la maîtresse ? s'enquit Carnin, son meilleur ami.

— Savoir si je ne mangeais pas parce que je pouvais pas ou parce que j'étais puni.

— Et alors ?

— Ben je peux pas.

— On va à la plage après l'école ; tu viens ?

— Pour que Tomace me fasse l'autre joue ? Sans façon ! Une autre fois.

— Comme tu veux. Felkis et Lorca ont dit qu’elles viendraient.

— Alors assure-toi que personne ne les embête. Tant que j’ai mal, j’ai intérêt à me tenir tranquille. Quand le bébé sera là, ils seront tous occupés ailleurs et contents que je m’échappe dehors.

— C’est pour quand ?

— Bientôt.

— Ben, bon courage en attendant alors.

— Merci, répondit Sodis, touché.

Felkis et Lorca étaient les deux seules filles de la bande. Le village comptait moins de deux cents habitants. En tout, ils devaient être une trentaine d’enfants. Un tiers, comme ses frères, avaient quitté l’école et travaillaient déjà, et une bonne moitié de ceux-là prenaient plaisir à importuner les plus jeunes. Tomace n’était pas le pire d’entre eux ; Pernod, le frère de Carnin, lui avait ravi la première place depuis deux ans. Ensuite, il y avait la bande des *soumis*, les enfants qui obéissaient aux règles des adultes, des parents, de la maîtresse, et des grands. Rien à espérer de leur côté. Enfin, il y avait leur bande, six garçons et deux filles, *les têtes brûlées*, ceux qui avaient choisi d’obéir à leurs propres règles. Pas toujours facile, surtout lorsqu’on avait une famille qui levait la main facilement. Les parents de Lorca ne l’avaient jamais corrigée, ceux de Felkis non plus. Les autres, cela leur arrivait de temps en temps, quand ils faisaient vraiment une grosse bêtise. Seul Carnin, qui évitait par tous les moyens de se retrouver seul avec Pernod, comprenait ce qu’il endurait. Autant qu’il pouvait s’en souvenir, disons depuis qu’il avait commencé l’école, Sodis n’avait jamais vécu une semaine entière sans s’en prendre une. Vivre comme Lorca et ses parents, c’était sa définition du bonheur. Sauf que la mère de Lorca, c’était l’institutrice.

Pour une fois, il rentra directement après l'école et trouva la maison quasiment déserte. Seul son père était présent, somnolant, comme à son habitude, avachi dans l'unique fauteuil de la pièce. Une bouteille d'eau était posée par terre près de lui ; Sodis l'ouvrit et en but une gorgée pour chasser le goût de la soupe qu'il avait toujours dans la bouche... et la recracha aussitôt. Ce n'était pas de l'eau, c'était de l'alcool d'algues ! Il referma la bouteille et la reposa précautionneusement sur la table. Susplicieux, il s'approcha doucement de son père et le renifla. Il empestait l'alcool. *Fatigué par la pêche, hein ? Tu parles !*

— Salut p'tite tête ! entendit-il alors que la porte s'ouvrait sur ses deux frères. Qu'est-ce que tu fous là si tôt ? T'as fait une connerie ? l'apostropha Tomace.

Herton rit comme un idiot à la remarque de son aîné.

— Pas de connerie, je suis juste rentré directement comme maman me l'a demandé. Où est-elle ?

— À la plage avec Minat, elles ramassent des coquillages. Puisque tu es là pour une fois, on te laisse Calice.

— Ils poussèrent la fillette de deux ans dans la maison, sans ménagement.

— Pourquoi ? Vous allez où ?

— Retrouver nos amis. À notre tour de nous amuser un peu.

Sodis pesta en silence. Garder Calice était une vraie corvée ; la fillette pouvait passer du rire aux larmes en un instant sans qu'il en comprenne la raison. C'était exaspérant ! Et surtout, comment faire cesser son chagrin s'il en ignorait la cause ? Résigné, il s'assit par terre à côté d'elle, alternant les grimaces et les babillages dans le but de la faire rire, mais pas trop fort, pour ne pas risquer de réveiller leur père.

Deux jours plus tard, il entendit sa mère crier alors qu'il se trouvait encore à trois maisons de la sienne. Elle semblait

beaucoup souffrir. Il courut jusqu'à la porte et l'ouvrit à la volée, affolé.

— Maman ? Maman ?

Une jeune fille du village gardait ses petites sœurs. Sa mère cria à nouveau depuis la chambre.

— N'entre pas ! ordonna la jeune fille. C'est le moment de la délivrance, tu ne peux rien pour elle. Par contre, tu peux emmener tes petites sœurs ailleurs, cela me permettra de rejoindre ta mère et de l'aider moi aussi.

— Elle a quoi ?

— Le bébé arrive.

— Oh.

— Va te promener et prends tes sœurs avec toi.

Sa mère cria encore une fois puis lâcha une litanie de jurons. Soudis prit Calice dans ses bras et intima à Minat de s'agripper à sa chemise. Effrayé, il les conduisit au seul endroit qui lui apportait un tant soit peu de réconfort.

— On va où ? demanda Minat, inquiète.

— Voir le soleil se coucher sur la mer.

Une fois à destination, il s'assit sur les galets, calant Calice entre ses jambes. Minat se blottit contre lui, se saisit de sa main et plaça d'office son bras sur ses épaules. Il resserra son étreinte, espérant la réconforter un peu et lui tenir chaud. À la saison rousse, l'air fraîchissait vite le soir.

— Pour maman, ça va durer longtemps ? s'enquit la fillette.

— Aucune idée. Regarde le soleil : il va descendre lentement et se coucher dans la mer, juste en face de nous.

— Le soleil va se coucher lui aussi ?

— Tous les soirs. Et comme nous, il se lève tous les matins.

Ils restèrent ainsi enlacés, tous les trois, jusqu'à ce que le soleil disparaisse à l'horizon. Minat lui avait raconté sa journée, à chercher des coquillages avec leur mère, jusqu'à ce qu'elle se tienne le ventre et l'envoie prévenir la voisine que c'était le moment. La voisine avait alerté trois autres

femmes puis elles avaient demandé à Minat de les conduire auprès de sa mère qu'elles avaient ensuite aidée à rentrer chez elle. Enfin, Sodis était arrivé et lui avait montré la plus belle chose du monde : le soleil qui embrasait le ciel en se couchant dans la mer.

Minat avait le cœur pur : elle avait tout à découvrir du monde et c'était tellement facile de l'émerveiller, tellement plaisant de la voir heureuse ! Pourquoi était-il le seul pour qui cela comptait ? Un bruit de pas sur les galets le fit se retourner. Hertón.

— C'est bon, c'est terminé, vous pouvez rentrer à la maison, les informa-t-il.

— Alors ? demanda Sodis, anxieux.

— C'est une fille, soupira le garçon d'un air déçu.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Melune.

— Encore une petite sœur... Allons-y, j'ai hâte de la voir !

Trois semaines après la naissance de Melune, Sodis fut retiré de l'école. Il avait immédiatement craint d'être affecté sur le bateau, mais non. En réalité, ce n'était pas son père qui réclamait sa présence, mais sa mère : elle ne pouvait plus ramasser les coquillages sur la plage, et comme cela améliorait beaucoup l'ordinaire de la famille, tant au niveau alimentaire que financier, il était hors de question de s'en priver. Et puisqu'il lui était impossible de gérer la maison, la pêche aux coquillages, deux fillettes en bas âge et un bébé, elle lui confia en plus la responsabilité de s'occuper de Minat et de l'emmener ramasser les coquillages avec lui.

Ses deux aînés se moquèrent de lui à n'en plus finir et le rabrouèrent pendant une semaine entière ; non seulement, il était relégué à un travail de femme mais en plus, il devait s'occuper des enfants. C'est à partir de ce moment-là qu'ils commencèrent à l'affubler de tout un tas de sobriquets

ridicules et désobligeants, que leurs amis eurent grand plaisir à reprendre.

Pour sa part, Sodis se sentait partagé ; quitter l'école, c'était une bonne chose. La compassion de la mère de Lorca le mettait mal à l'aise, il ne savait pas comment réagir à son attitude. Bien sûr, la bande lui manquait, mais vu que maintenant il était sommé par sa famille de passer ses journées sur la plage, ils pouvaient s'y croiser tous les soirs s'ils le voulaient. Pour lui, être seul avec Minat, au calme, à fouiller le sable et les rochers en écoutant la mer respirer, sans avoir besoin de surveiller ses arrières en permanence, c'était du pur bonheur. La seule ombre au tableau, ses frères qui voyaient là une occasion de l'humilier encore davantage. En moins d'un mois, ils avaient réussi à lui trouver un sobriquet que l'ensemble des villageois avait adopté ; pour tous maintenant, il était Poucinette, un rappel douloureux de sa petite taille et de sa place au sein de sa famille.

Ce surnom grotesque provoquait en lui des accès de rage, surtout lorsqu'il était employé par ses frères ; ils savaient le prononcer avec juste ce qu'il fallait de moquerie et de mépris pour le mettre hors de lui mais pas suffisamment pour que leur mère leur ordonne de mettre le holà.

En quelques semaines, il trouva son rythme ; les bateaux levaient l'ancre environ deux heures avant le lever du soleil. Sodis et Minat portaient avec une hotte et deux seaux chacun en direction du sud, vers la plage de sable. Ensuite, ils fouillaient le sol à l'aide de bâtons pour déterrer les coquillages : palourdes, coques, donaces, parfois des praires... Comme personne n'était là pour les surveiller, les jours où la pêche était fructueuse, ils ne se gênaient pas pour se régaler l'estomac. Modérément cependant ; la première fois, ils avaient abusé et avaient été malades tous les deux. Cela lui avait valu une fessée à coup de poêle. Dorénavant, il faisait plus attention : pas plus de dix chacun. Ce n'était

rien, mais au moins n'étaient-ils plus tenaillés par la faim en permanence. Lorsque tous leurs récipients étaient pleins, ou, à défaut, quand le clocher du village sonnait les douze coups de midi, ils rentraient déjeuner à la maison et en profitaient pour se réchauffer. À la morte saison, l'air marin, chargé d'humidité, les frigorifiait. L'après-midi, ils repartaient pour une deuxième tournée, parfois sur la plage de sable, parfois au milieu des rochers, à la recherche de moules, d'huîtres ou encore d'oursins. En cette saison la mer revenait à son niveau le plus haut en début de soirée, cependant ils étaient contraints de rentrer plus tôt à cause de la nuit.

Le temps que leur mère prépare le dîner, les garçons, en âge de tenir un couteau, triaient et nettoyaient les coquillages. Hertton et Tomace ne se privaient pas pour se servir allègrement au passage et l'accuser ensuite de manger sur la plage et de bourrer les paniers avec les coquilles vides afin de donner une impression de volume. Leur père, abruti d'alcool d'algues, ne remarquait rien, ni leur mère, trop accaparée par la concoction du dîner et la surveillance de Melune. Ces petits larcins assuraient une bonne moyenne de deux à trois trempes par semaine à Sodis, sans compter les extras et les visites que ses frères lui faisaient parfois sur la plage lorsque le temps était clément.

Pour Minat, les journées étaient harassantes, et il n'était pas rare qu'elle s'écroule de sommeil le nez dans son assiette le soir, ce qui faisait rire la famille. Alors il se levait, la débarbouillait et la couchait sans qu'elle se réveille. Souvent, quand il revenait s'asseoir, son assiette avait été vidée. Une fois, il avait essayé de partir avec, mais ce n'était pas passé : pas de nourriture dans la chambre ! Aussi, quand il avait vraiment très faim, et bien que cela le désolât, il laissait sa sœur dormir à table le temps de finir son repas avant de s'occuper d'elle.

Au retour de la saison verte, certains membres de la bande recommencèrent à faire des crochets par la plage pour le saluer et ramasser des coquillages eux aussi. S'il avait déjà rempli ses seaux, ils en profitaient pour jouer un moment. Malheureusement, le retour des beaux jours incitait tout le monde à musarder dehors, y compris Tomace et Pernod qui savaient très exactement où le débusquer.

— Salut Pouci ! cria Tomace ce jour-là avant de s'engager sur les galets.

— Je jure que s'il continue à m'appeler comme ça, un jour, je vais le tuer, bouillait Sodis.

— Ne lui montre jamais que son comportement te blesse, lui suggéra Carnin. Si tu es indifférent à tout, s'il ne peut plus t'atteindre, il arrêtera.

— C'est ce que tu fais avec ton frère ? Ça marche ?

— Non. Je n'arrive pas à lui cacher ma peur, et ça le réjouit. Mais toi, tu n'as pas peur de Tomace.

— Bien sûr que si. Et ça me met tellement en colère...

Tout le monde se rembrunit en voyant les deux adolescents venir vers eux. Carnin se décomposait à mesure que son frère approchait ; cela faisait un moment que Sodis et lui n'en avaient pas discuté, mais à sa tête, Pernod avait dû encore franchir un palier dans l'art de le tourmenter. Lorca se planta entre ses amis et les nouveaux arrivants, dans une posture clairement protectrice. Elle était fille unique et n'avait aucune idée de ce qui se jouait au sein de leurs fratries.

— Lorca, ne fais pas l'imbécile, pousse-toi ! lui chuchota Sodis.

— Même pas en rêve ! S'ils veulent vous atteindre, ils devront me marcher dessus ! clama-t-elle haut et fort à l'adresse des deux intrus.

Sodis pesta mais il ne pouvait se résoudre à lâcher Minat pour déloger son amie. Tomace éclata de rire.

— Eh bien, *Poucnette*, tu te caches derrière tes copines maintenant ? Quel courage !

— Fous-lui la paix ! cria Lorca, tu n'es qu'un crétin !

Tomace la fustigea du regard et la jeta violemment au sol. Puis il posa son pied sur son ventre et avança, comme s'il lui marchait effectivement dessus, en riant. Sodis voulut le frapper, mais leur différence de taille ne jouait pas en sa faveur ; il finit les fesses sur les galets lui aussi. Pernod et Tomace se servirent allègrement dans ses seaux de coquillages puis s'en allèrent pour les déguster tranquillement en riant bêtement, satisfaits de leur forfait. Sodis reconnut la bouteille qui dépassait de la poche du pantalon de son frère : l'alcool d'algues de leur père...

Dès qu'il fut évident qu'ils en avaient terminé avec eux, Carnin et lui fondirent sur leur amie.

— Mais t'es malade de faire un truc pareil ! brailla Carnin. T'as vraiment envie de les mettre en colère contre toi ?

— Si l'un d'eux me touche, mon père les réduira en bouillie.

— C'est pas une raison ! À quoi ça te servira s'ils t'aplatissent d'abord ?

— Dis donc, Carnin, riposta-t-elle, tu fais partie des soumis ou des têtes brûlées ?

— Des têtes brûlées, marmonna le jeune garçon.

— Oué, ben tu ferais bien de t'en rappeler parfois !

— Sois pas si dure, Lorca, s'interposa Sodis. Tu sais pas ce que c'est que de vivre avec quelqu'un qui te fout la frousse. Pour toi, cette histoire est terminée, nous on subira la suite ce soir.

— Et cette nuit, et demain, et le jour d'après, et celui d'encore après, appuya Carnin. J'espère juste que Pernod n'aura plus envie de jouer avec de l'eau bouillante.

— C'est quoi cette histoire ? réagit Sodis, inquiet pour son ami.

— Le mois dernier, maman a décidé que je ferai ma toilette avant lui ; ça ne lui a pas plu, il a attrapé la casserole d'eau bouillante et me l'a lancée dessus.

— Mais il est malade ! Ça aurait pu te blesser ! s'offusqua Lorca.

— Ça m'a blessé.

Il releva son pull pour illustrer ses propos ; tout son flanc gauche était rougi et fripé, profondément brûlé.

— Ça fait mal ? s'inquiéta la fillette.

— Presque plus. Mais avec la provocation d'aujourd'hui, j'ignore comment il va se venger.

— Mais tes parents ? Ils ne font rien ?

— Il ne fait pas ça devant eux. Il leur a dit que je m'étais brûlé tout seul, par accident.

— Pourquoi tu n'as pas dit la vérité ?

— À ton avis, si je l'accuse, il se passera quoi pour moi ensuite ?

— Je suis désolée, je ne savais pas. Je ne voulais pas t'attirer d'ennuis. Sodis ? Tomace est pareil avec toi ?

— Non. Il aime me mettre en colère, m'humilier et me coller des trempes. C'est largement assez. Tant qu'il ne touche pas aux filles, ça me va.

Tous trois regardèrent Minat, assise avec eux en silence. Elle fixait encore le pull de Carnin, là où il recouvrait sa brûlure.

— Quand je serai grande, déclama Lorca avec emphase, je ne me marierai ni avec un buveur, ni avec un violent, ni avec un sadique.

— Qu'est-ce qui reste ? demanda Sodis, intrigué.

— Les poucinettes, répondit-elle en riant.